



Littérature

A découvrir



Drieu la Rochelle

Drieu la Rochelle (Gallimard, 296 pages, 21 €) est sous-titré : « une histoire de désamours » par son auteur Julien Hervier, spécialiste de l'écrivain talentueux dont on connaît « les imbécillités de son antisémitisme obtus ». Le livre se présente comme un portrait alphabétique à 36 entrées : on va d'alcool à saphisme en passant par Aragon, Doriot, Hitler, Malraux... mais aussi christianisme, drogue, émeutes de février 34, juifs, prostitution... L'index nous indique la présence des demi Lorrains André Breton et Paul Claudel mais aussi des Lorrains André Thirion, Henri Thomas, et Léon Werth. Vingt pages de chronologie nous rappellent que Drieu (1893 – 1945) combat en Lorraine en 1916 et 1918, qu'il est blessé à Douaumont, qu'il épouse une juive en 1917 (divorce en 1921), qu'il la fit libérer de Drancy avec ses deux enfants en 1943, qu'en 1936 il rejoint le PPF de Doriot, qu'il tente déjà de se suicider après le 6 juin 1944 (suicide réussit le 15 mars 1945). Celui qui a toujours aimé la mer et les lacs, la majesté des arbres et les longues promenades à la campagne, affirmait dès 1927 que « tout est foutu ». Les nombreuses citations sont bien choisies et nous montrent « l'oscillation entre deux pôles » de Drieu : amours intenses et désamours cruels. Par les notes on apprend qu'il fut le parrain du second fils d'André Malraux, que Bertrand de Jouvenel était juif, que l'Aurélien d'Aragon possède « maints traits de Drieu »... Une passionnante découverte pour les non initiés.

Le Bleu du temps (Zulma, 192 pages, 8,95 €) est une réédition de 1995 entièrement revue par l'auteur, Hubert Haddad, au style fort et fouillé. Avec des touches de poésie, il nous parle de « la pluie funèbre » de Londres. On fera un saut à Paris et à New York avec Gabriel Hantrovicz, artiste peintre de 50 ans d'origine lithuanienne, au pseudonyme de Prescott. Après l'incendie de son atelier parisien, il s'est exilé sur les bords de la Tamise dans une zone industrielle en démolition. « Pourquoi peindre encore et pour qui ? » Il cherche « la nuance absolue » dans l'abstraction. Sa quête spirituelle est celle de la lumière à travers les bleus. Les autres personnages sont le poète Martin R'hooge, le galeriste Joos Goekindt, la prédatrice assassinée, le vieil alcoolique navigateur, l'inspecteur Selden, l'accompagnatrice Miss Jo, et surtout la toute jeune Allemande Christel Paal aux yeux bleus et au parfum d'iris. On apprendra qu'elle épileptique, que son père était militaire et qu'elle veut servir de modèle à Gabriel. Elle tient beaucoup au tableau de la nymphe Neera. Le peintre va en tomber amoureux. C'est un roman sur l'art, « l'émotion de vivre », l'amour, le désir, la mort, avec une pointe de roman policier. Hubert Haddad nous présente une palette riche en nuances, avec des rêves et des « éclats du passé », dans un monde en destruction. On voit que l'auteur, écrivain, est doublé d'un peintre.

Marcel Cordier

Le Monde DES LIVRES

VENDREDI 6 OCTOBRE 1995

LITTÉRATURES

Autoportrait en noir et bleu

Hubert Haddad raconte l'histoire d'une souveraine illusion :
fixer la « mortelle beauté de l'instant »

LE BLEU DU TEMPS
d'Hubert Haddad.
Zulma, 200 p., 100 F.

Verlaine osa dire le bleu, par-dessus le toit. Dire... simplement. Le mot, absolu, se ferme sur ce qu'il suggère. Une irradiation aveuglante. Dans un beau roman qui balance discrètement entre puissance et douceur, conquête et tragédie, intimité et mythe, Hubert Haddad confronte son lecteur à l'évidence d'une fascination illusoire. *Le Bleu du temps* raconte une ascèse et un délire, la solitude de l'artiste affolé par la démesure de son rêve, soudain bouleversé par l'intensité de l'amour. Un *Portrait de Dorian Gray* au féminin qui vainc la pesanteur et le cynisme et s'ouvre, après une quête qui rappelle *Le Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac, sur l'espoir d'une réconciliation – précaire mais envisageable – entre l'artiste et son modèle (entre la réalité et la fiction), entre l'homme et son œuvre (entre la vie et sa mort).

Une perte, un oubli, pour renaître. Le vert de l'espoir, le rouge des révolutions s'effacent. Comment atteindre cet au-delà de ciel qui n'est qu'accumulation de vide ? Comment définir le bonheur à partir de l'absence ? *Le Bleu du temps* est un roman ambitieux et indécent. Par là même, c'est un roman innocemment tricheur, puisqu'il fait croire à la beauté des apparences. Neera, la nymphe hermaphrodite qui raconte aux humains ses entretiens célestes, s'incarne en Christel, qui offre son corps au peintre Gabriel. Les fugues bleues de la toile finissent par s'ouvrir sur l'or de son sexe.

Roman philosophique, roman d'amour, roman du roman, roman de maître comme on le dit d'une toile, le dernier livre d'Hubert Haddad hante les interrogations dange-reuses. Le travail de l'artiste serait la



seule réponse au chaos et l'amour ne serait que la volonté – attitude orgueilleuse quelque peu obscène – d'accumuler les couches de blanc jusqu'au bleu, bleu des miroirs, des eaux, bleu des yeux, bleu de la paix. Ne sommes-nous, au-delà des corps et du temps, que mémoire sans cesse effacée ? Et la toute jeune Christel, christ au féminin, aussi charnelle et vulnérable semble-t-elle, ne serait que l'intercesseur qui exige de l'ange Gabriel qu'il fixe enfin les couleurs du ciel : « Cette pauvre enfant vit dans un état permanent de crise, et je ne parle pas des convulsions. Elle vit en outre dans un sentiment continu de déjà-vu. Tout pour elle a eu lieu mille fois, éternellement, et c'est comme si elle ne faisait qu'explorer sa mémoire sur un fil, en véritable somnambule ! » Lui, Gabriel, ne veut pas s'anéantir dans le

passé. Il fouille le noir du présent pour en faire jaillir le bleu de la beauté : « Rien n'était plus beau qu'un monde sans mémoire. » Phrase-clé que Gabriel prononce à New York, qu'il s'empresse de quitter pour rejoindre Londres, où l'attendent son atelier et un meurtre non élucidé. Les dernières pages du roman, magnifiques, précipitent les visions du peintre. Neera naît sur la toile quand Christel devient humaine. Hubert Haddad a déjà publié une bonne trentaine de livres (essais, poèmes, nouvelles, romans). Bernard Dumerchez vient d'éditer sa très belle pièce de théâtre sur Racine : *Le Rat et le Cygne*. Haddad sait ce que créer mêle d'abnégation et de joie. Mais il cultive le bonheur tragique des adolescents optimistes et, parfois – par jeu, par contestation ? –, mélange les ridicules tra-

casseries du métier d'artiste (et d'écrivain) et les affaires superbes et monstrueuses de l'art.

Le Bleu du temps gagne un pari difficile. Rendre compte de la peinture par les mots, mettre en histoire (polar, enquête, poème symphonique, conte ou fable, un puzzle de délivrance), crédible à nos yeux, ce que le peintre voit. Haddad a écrit son roman comme on étale ses couleurs, en sachant les limites de l'entreprise : il fallait rendre concrète la quête de Gabriel qui abandonne le figuratif pour l'abstrait, regarde le monde comme un impressionniste et est délicieusement soudoyé par une jeune fille, belle mystérieuse à la chair meurtrie, qui lui demande de fixer son corps sur la toile afin qu'elle ne perde pas sa vie.

BOULEVERSER

Le créateur a le pouvoir de ressusciter Christel ou Neera, de retenir la nymphe sur terre. Gabriel qui peint, boit, fait l'amour aux femmes, vend ses toiles, dédaigne le monde, l'utilise, ne croit en rien et se tue pour son art, Gabriel est un dieu qui abstrait la souffrance du monde et l'anéantit dans le bleu du temps : « Ce mélange d'infinie subtilité et de folle puissance qui met en jeu le plus intime de l'être dans un seul geste incessamment corrigé, tel était pour lui le fond du bonheur, le seul possible, pareil à la douleur d'aimer : la peinture le sauvait du profond désastre humain. (...) L'art ne pouvait être qu'une délivrance impersonnelle ; un monde enfin sans le monde ! »

« L'essentiel aujourd'hui, c'est de bouleverser le regard. » Bouleverser est peut-être le maître mot d'Hubert Haddad, un écrivain rare qui tend les bras vers des chimères et s'empare violemment de la vie. Le roman n'est-il pas une grande manœuvre de séduction et d'apaisement ?

Hugo Marsan

magazine littéraire

N° 338
Décembre
1995

Un quêteur d'absolu

Le bleu du temps, Hubert Haddad. Ed. Zulma, 100 F.

Dans *Le bleu du temps*, Hubert Haddad nous conte l'histoire d'un peintre, Gabriel Hantrowicz, en rupture avec son passé. Installé à Londres, dans un quartier en démolition, il a renoncé à beaucoup de ses illusions de jeunesse, argent, carrière, renoncé au réel et à sa représentation, aussi, pour devenir « pur regard ». Il revient du « rendez-vous des cendres », au cours duquel on a incinéré l'un de ses vieux amis qui s'est suicidé. Il cherche sa vérité dans une peinture au-delà de l'abstraction, dans une pensée dessinant « un monde enfin sans le monde ». Il peint des toiles

qui épuisent toutes les nuances du bleu, couleur du ciel, de l'oubli, de la folie, aussi...

La solitude de ce quêteur d'absolu est bientôt troublée par l'intrusion d'une toute jeune fille, Christel Paal, Berlinoise paumée aux attitudes troublantes. Très beau portrait de « sorcière moderne », de celles dont la beauté ne peut laisser indemne quiconque l'a frôlée. En rupture d'identité, elle demande à Gabriel de la prendre pour modèle afin de la recomposer. Mais peut-on, après avoir dit adieu aux formes du monde et à leur figuration, y revenir impunément ? Quel secret terrible Christel a-t-elle enfoui au fond de sa détresse ? Quelles traces laisse-t-elle en mourant, que Gabriel aura à charge de décrypter ? Il y a dans ce roman d'une densité d'écriture

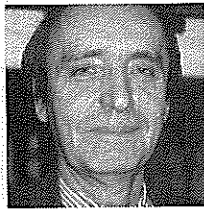
prenante et d'une facture impeccable, un réseau très riche de méditation et d'intrigue, c'est une sorte de rêve éveillé qui tisse le portrait d'une ville, Londres, et l'aventure d'un homme qui prend des allures de descente aux enfers. Tous les livres, paraît-il, sont des morceaux du grand livre qui s'écrit depuis la nuit des temps.

Le bleu du temps est une version moderne (et assumée comme telle car l'auteur y fait explicitement référence) du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac. Gabriel, nouvel avatar du peintre Porbus, vivra sa passion jusqu'au bout, pour se punir peut-être d'avoir orgueilleusement rêvé de faire abstraction du monde. Il faut se méfier de l'absolu : il ronge l'âme comme un acide.

Bernard Fauconnier

LES MAITRES - MOTS

Qui suis-je ?



Joël Schmidt

AVEC *Le Bleu du temps*, Hubert Haddad approfondit les thèmes qui lui sont familiers et qui sont chers à ses lecteurs : un monde nocturne de dévastations et de démolitions, le Londres des docks, brumeux et luisant de pluie noire, sert de décor au roman. Un peintre, Gabriel, hanté par son passé, y vit dans la solitude et erre dans ce monde d'outre-tombe où les créatures à peine humaines sont comme des cloportes en attente, en sursis, en passage. Un bref séjour à Paris où il assiste aux funérailles d'un ami dans le crematorium du Père-Lachaise accroît le sentiment de mort imminente, de pesanteur farouche qui rôde autour du roman et de ses personnages. Ayant abandonné l'art figuratif, par refus de la réalité qui fut jadis horreur et holocauste, Gabriel, après avoir changé de nom, s'est lancé dans l'abstrait à travers une « Suite en bleu » qui est bien la seule couleur dans la grisaille funèbre du roman, aux portes de l'enfer de Dante, illustré par

Gustave Doré, dans des souterrains ou des ruines à la Piranèse.

Une femme apparaît, Christel, et le roman s'en trouve comme éclairé par l'énigme et le tragique. Je ne souhaite pas en dire davantage, sinon que Hubert Haddad libère une dramatique confrontation entre un peintre et son modèle, le second habité par des convulsions pathologiques cherchant à se redéfinir, à se reconnaître dans sa nudité sur un tableau, ce que le premier est incapable de réappréhender. Hubert Haddad développe ce thème littéralement fabuleux en malaxant avec le peintre la matière primordiale de la peinture et en épousant la matière charnelle du modèle.

De ce déchirement, de cette impossibilité de créer qui rejoint celle d'aimer en toute grâce et plénitude, Hubert Haddad, dans *Le Bleu du temps*, avec de constants bonheurs d'écriture et des métaphores qui traduisent comme toujours un univers romanesque, riche, original et confirmé, pose la question, fondamentale, du « Qui suis-je ? » dans les bourrasques endeuillées d'une crise d'identité générale dont le monde qu'on reconnaît comme actuel, derrière la parabole, souffre sans relâche.

Très fort, très pur, très beau.

● *Le Bleu du temps*, Hubert Haddad, éd. Zulma, 189 p., 100 F.

SUD-OUEST

dimanche

N°2404*

SUD-OUEST DIMANCHE DU 8 OCTOBRE 1995

Espagne : 220 plus

7F

L'écrivain de la semaine

Hubert Haddad : la perception du monde

Pour Hubert Haddad, peintre et écrivain, le monde n'a de réel que l'apparence. Au-delà, à la frontière « entre le vide et la lumière » se trouve le véritable espace de perception du monde, dont seuls quelques-uns ont l'intuition. Dans ses dix-sept romans et ses six recueils de poésie, ses essais, son théâtre, il ne dit rien d'autre que cette vérité travestie et animée d'une vie propre et d'une malice presque perverse à l'égard des hommes. Pour évoquer cette frontière infime entre réel et fantastique, Hubert Haddad avait déjà revisité « l'île au trésor » de Stevenson dans « Meurtre sur l'île des marins fidèles », paru l'an dernier.

Dans « le Bleu du temps », Hubert Haddad raconte comment Gabriel Hanrovicz a eu la révélation de cette réalité mystérieuse. Peintre figuratif très coté dans les galeries parisiennes, Gabriel, déchiré par un drame, a rompu avec son passé, effacé son identité et fui

vers Londres. Là, installé sous les verrières du sixième étage d'un immeuble condamné, il contemple le bleu du ciel brisé par des forêts de grues, en écoutant sa logeuse jouer du violoncelle. Ses toiles ne sont plus que des variations abstraites de bleu, dans lesquelles il exprime la fuite continue du monde réel et le jeu incessant de la mémoire douloureuse.

Les femmes de sa vie sont désormais des putains aux cheveux et aux seins teintés de bleu. Jusqu'à la rencontre violente avec Christel, une jeune épileptique aux yeux d'azur, qui vit sur une péniche avec un père ivrogne et incestueux. Dans l'affrontement, il va perdre la pureté à laquelle il tendait imperceptiblement. La jeune fille au corps de nymphe le trouble parce qu'elle entrevoit, lors de ses évanouissements, cet autre monde. Son suicide va provoquer chez Gabriel le dangereux besoin de recréer son corps.

Les jeunes filles sont graves, dans les livres d'Hubert Haddad. Elles meurent souvent, elles sont souvent aussi marquées par l'inceste. La mort et la violence hantent des personnages qui tentent d'échapper à un destin trop meurtri par le suicide ou l'érotisme. Ces fuites, ces visions d'un envers des choses, cette poésie intense s'apparentent aux mondes gracquiens vénérés par Hubert Haddad et reconstitués dans « le Secret de l'immortalité » ou le tragique « Oholiba des songes » dont les héros, eux aussi, subissent des drames insurmontables. « Le Bleu du temps » rassemble tous ces thèmes avec une infinie ferveur qui fait fatalement osciller le lecteur entre l'angoisse et l'émotion totales.

ISABELLE
DE MONTVERT-CHAUSSY

Hubert Haddad, « le Bleu du temps » (Zulma, 100 francs).



Hubert Haddad (Ph. Rodolphe Escher)

A L I V R E S O U V E R T S

Le Bleu du temps explore l'antichambre dans laquelle tout réateur reçoit ses pulsions. Au risque d'enfermer le lecteur sous la surface des choses.

Les accrocs d'Haddad

Il est des romans qui font penser à des mines, ces bombes qui n'attendent qu'une imprudence pour exploser. *Le Bleu du temps* d'Hubert Haddad est de ceux-là. La mécanique sur laquelle il repose multiplie les aiguillages, les circuits dérivés. A priori, cette histoire de peintre retiré dans un Londres brumeux, désireux de fuir un passé glorieux aurait de quoi, simplement, séduire. Mais Hubert Haddad, y imprime une atmosphère lourde qui en dit beaucoup plus sur la nature de son projet. Ainsi, Gabriel Hantrovicz, le peintre, habite-t-il un étrange quartier, en périphérie du centre de Londres, derrière un chantier abandonné qui laisse voir «une masse d'abattage (...) au pied d'une grue à demi basculée contre un pan de mur tout étoilé de tapisseries, fleurs et guirlandes, et de saignées de canalisations assombries de mousse». Son appartement est un squat que l'on atteint par un tunnel piétonnier, véritable passage souterrain entre deux mondes. Là, dans cet antre et sous un pseudonyme, le peintre cherche à «atteindre la forme pure (le) chiffre de la lumière! Cette œuvre se dégagerait de la réalité, elle en serait l'accroc, la déchirure.» Alors qu'il travaille sur ses toiles abstraites, irrationnelles, la police vient enquêter dans le quartier après le meurtre d'une jeune femme dont le sang noir macule maintenant le tunnel. Autre peinture assurément!

Hubert Haddad excelle à mêler cette quête policière et celle qui hante le peintre, et il réussit à jeter la confusion : où se situe la réalité, où le rêve, la création?

La rencontre avec Christel Paal (grande importance des noms propres), jeune fille épileptique et mystérieuse apparaît d'abord comme l'image inconsciente de la jeune morte. Hantrovicz la découvre nuitamment, couchée devant sa porte comme un cadavre, évanouie à la suite d'une crise d'épilepsie. Tout se passe comme si, le peintre, enfermé dans sa solitude, avait trouvé le passage (le tunnel) vers l'autre monde, celui des pulsions, celui de l'art, et qu'il en ramenait plus que des visions, des corps. Une des plus belles scènes du livre le montre déshabillant Christel après une nouvelle crise : «Elle se tordait comme un poisson hors de l'eau: ses cuisses battaient le sol et se nouaient. Un jet d'urine lui brûla soudain l'avant-bras. En même temps, dans un relâchement d'agonie, la bouche écumait et la vulve se répandait. La beauté de Christel ne lui parut jamais plus bouleversante qu'à cet instant. (...) Il la voyait toute dès lors, du fond des yeux et des entrailles, plus nue qu'un cadavre disséqué, mais belle, odieusement.» Ce n'est pas un hasard si cette scène se trouve exactement au cœur du livre.

Si *Le Bleu du temps* s'érige sur une construction faite d'enchevêtrements, de superpositions, l'écriture d'Hubert Haddad s'accouple parfaitement à ses méandres.

Lyrique souvent (afin de nourrir les paysages), absconse d'autres fois (faire sentir sans faire savoir), elle s'approprie la langue comme un lierre le tronc d'un arbre. Comme le pan de mur du chantier, elle se doit de révéler les «tapisseries, fleurs ou guirlande et (les) saignées de canalisations», elle se doit de disséquer le monde tel qu'il apparaît sous la «déchirure» et «l'accroc» que l'artiste fait à la surface du monde.

L'écriture, la peinture comme arme absolue? Pourquoi pas? Comparer un roman à une mine n'est pas si saugrenu: il n'y a qu'à entendre ce que dit l'inspecteur chargé du meurtre du tunnel lorsqu'il prend congé d'Hantrovicz : «je vous considère comme plus coupable que n'importe qui, plus coupable que moi! Vous jetez le trouble, comprenez-vous? (...) Je prierais même que les guerres et les catastrophes naturelles sont le résultat du travail de sape que vous et vos semblables menez à l'encontre de la saine réalité.»

En pleine opération Vigipirate, on se demande ce que fait la police...

T. G.

Le Bleu du temps
Hubert Haddad
Zulma
190 pages, 100 FF

Une vie dans les plis

Prix de la nouvelle de la ville de Mans en 1993, Isabelle Pinçon n'a attendu que l'année suivante pour être, avec son *Emmanuelle vit dans les plans* (Cheyne éditeur, 1994), la lauréate du prix de poésie Roger Kowalski de la ville de Lyon, puis encore un an pour voir *C'est curieux* paraître dans la collection de proses inclassables de Cheyne. Bref, du Mans à Lyon jusqu'au plateau Vivarais-Lignon, les publications de cette jeune femme de 36 ans auront su révéler une véritable écriture, toujours en train d'osciller entre ses jeux de miroir et la dimension enfouie, sinon fantasmagique, de la réalité quotidienne. Resserrés sur quelques lignes, les carrés de prose d'Isabelle Pinçon fouillent, dans une légèreté mêlée de douce ironie, les plis retors de notre existence. Si *Emmanuelle vit dans les plans* approchait davantage la vie transparente d'une jeune femme, ses plans justement intérieurs - «*Emmanuelle défroisse le papier bleu pour occuper un morceau d'univers*»-, *C'est curieux* s'ouvre sur ce constat : «*Je trouve cela curieux de passer son temps à être un homme*». Le sujet est inversé. Isabelle Pinçon est dans ce livre l'œil extérieur qui donnera à l'homme le contour de ses

petites manières, de sa lâcheté, cernera la façon dont il regarde les femmes ou règle ses problèmes en ajoutant du sucre à son café. La réalité devient fuyante, montre ses angles interdits. Isabelle Pinçon la renverse, la défait en prenant appui sur elle. L'absence ou l'inattention d'un homme devient : «*L'homme est là et n'est pas là, cela dépend de la ponctuation et du nombre de gommes sur la table*», ou «*Par temps humide l'homme bourre ses pensées de papier journal. Au début il n'en mettait que dans ses chaussures ou les manches de son manteau. Mais aujourd'hui il n'omet aucun recoin de son anatomie*». Isabelle Pinçon, dans la même lignée d'écriture que Sandra Moussampès, Sabine Macher ou Arianne Dreyfus, fait tomber par la netteté fantasque de ses proses la réalité établie au fond de ses poches et, comme si de rien n'était, en montre les axes tordus et ignorés. C'est léger comme il faut, juste et revigorant.

Emmanuel Laugier

C'est curieux
Isabelle Pinçon
Cheyne éditeur
106 pages, 80 FF

Les Marches du Sacré-Cœur de Martin Melkonian

S'il faut lire dans *Les Marches du Sacré-Cœur* une quête autobiographique, sans doute pourrait-elle être ainsi présentée : retrouver dans des lieux de Paris quelques fragments du passé. En arpentant la rue du Faubourg-St-Martin, les abords de la place de l'Étoile, non loin de sa chambre de la rue Lauriston, Martin Melkonian renoue avec les territoires de son enfance, ressuscite le Lux de la rue Lafayette où il avait assisté à la projection de *Mein Kampf*. Plus loin, à quelques mètres du lycée Colbert, il pénètre dans la librairie-papeterie des Lemerrier, là où son «*enfance s'achève*» et où il «*demande aux mots de prendre le relais de l'accompagnement*». Ailleurs, ce sont des êtres qui surgissent à un balcon de la mémoire : «*la dame d'en face*», sur laquelle glisse l'ombre de *L'Idiot*... Malgré quelques évocations poétiques et le spectre du génocide des Arméniens, cette confession paraît trop souvent gratuite pour vraiment retenir. Des pages qui n'enchantent pas plus qu'elles ne lassent, mais qui s'oublient sitôt lues.

D.G.

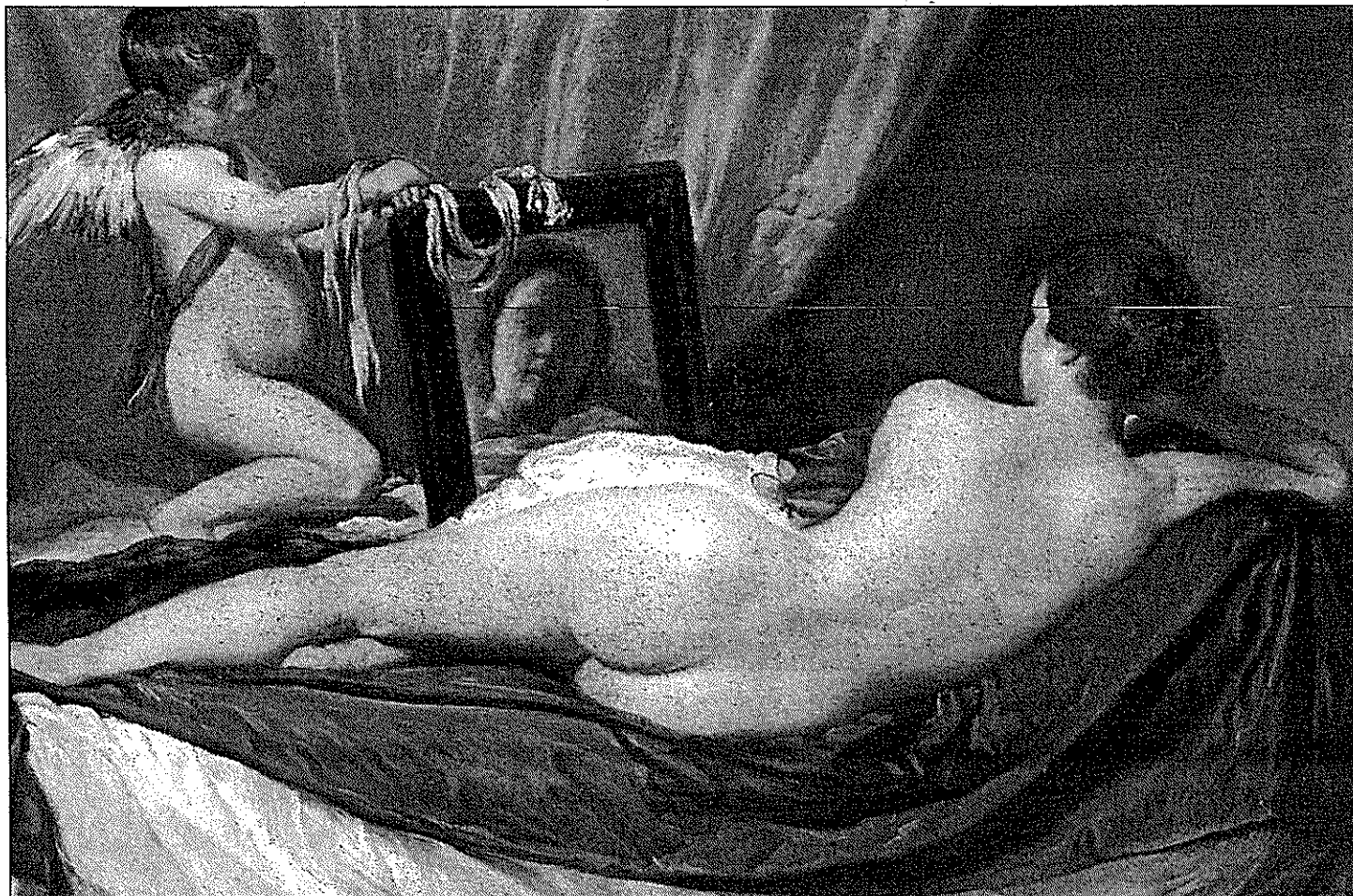
Le Bois d'Orion
(L'Orée de l'Isle, 84 800
L'Isle-sur-la-Sorgue)
83 pages, 85 FF

LE PEINTRE, SON MODÈLE ET LA MALÉDICTION

Avec « Le Bleu du temps », Hubert Haddad livre un bel exemple de la fiction dont il est le militant

Hors la fiction, point de salut: nous voulons des histoires — et du style, sans quoi l'aventure tourne court. Cette déclaration (de guerre? d'intention?) est la première phrase de l'éditorial d'Hubert Haddad par lequel s'ouvre la livraison inaugurale de la revue « Le Horla », dont il est le rédacteur en chef. Ce texte pourrait bien être un manifeste important. Il émane d'un auteur que l'on suit depuis quelque vingt ans, proche du mouvement de la Nouvelle Fiction, et défenseur à tout crin d'un romanesque qui ne soit pas exsangue, qui ne cède pas au *mol abandon aux valeurs du terroir et du compotier, aux bains-marie de la psychologie et aux catéchismes du New Age.*

Haddad se moque que cette tendance n'ait pas encore droit de cité dans le discours dominant de la critique, confiant qu'il est dans les réajustement de la mémoire culturelle (*bien souvent, écrit-il, ce qui demeure d'un siècle, sur le plan du beau déchirement de l'art, est son image inverse, longtemps niée*). On ne peut vraiment pas lui donner tort à la lecture de son dernier roman, « Le Bleu du temps », qui est l'une des bonnes surprises de cette rentrée.



niennes, et qui tire de ce cadre des accents à la Thomas de Quincey? La relation que peut entretenir un peintre et son modèle. France Borel a bien étudié, dans son admirable «Modèle ou le peintre séduit», les liens que tissent ainsi celle ou celui qui est peint(e) et celui ou celle qui reproduit son image. Et il est bien des tableaux qui nous en disent long, fût-ce à mots couverts, sur ce rapport. Ainsi, cette célèbre «Vénus au miroir» de Velasquez, que Haddad commente au détour de son récit en ces termes: *Le modèle au dos tourné de l'Espagnol, la hanche tout en courbes, faisait mine de*

se mirer dans la psyché tendue par un Amour, alors qu'elle échangeait un regard de pure complicité avec l'artiste en ces heures révolues de la création et du désir.

Dans «Le Bleu du temps», c'est le modèle qui élit son peintre. Elle est une jeune fille en mal de paternité (son père adoptif s'est tué, l'auteur de ses jours est une épave), lui est un artiste qui a décidé de rompre avec sa première manière, néo-surréaliste et figurative pour, dans une autre ville (il troque Paris pour Londres), passer résolument à

l'abstraction. La proposition de la jeune Christel non seulement le déconcerte, mais l'indigne: *Elle lui demandait de passer outre à quinze ans de sa vie consacrés à délivrer le regard de la conformation des apparences.*

Il va donc fuir cette injonction, de plus en plus insistante, s'immerger dans le tourbillon médiatique et mondain d'un vernissage de ses œuvres à New York, pour devoir constater à son retour que, trahissant celle qui était prête à se livrer à lui, il s'est aussi trahi lui-même, et revenir, avec une rage qui ne

Dans «La Vénus au miroir» de Velasquez, Haddad voit un exemple de la relation qui peut lier un modèle à son peintre: «Elle faisait mine de se mirer, alors qu'elle échangeait un regard de complicité avec l'artiste.»

suffira cependant pas à sa rédemption, à la technique de Titien ou Rembrandt.

Roman à la fable forte, et de plus en plus intrigante au fil de son déroulement, ce livre est évidemment une remise en question de toute une esthétique contemporaine qu'un inspecteur de police porté sur l'exégèse compare à un travail de sappe. Faut-il y lire une autre forme de manifeste sous cou-

vert d'imaginaire? Il est certain, en tout cas, que cet hommage de la littérature à la peinture, non content de captiver, a de quoi donner à réfléchir.

JACQUES DE DECKER

Hubert Haddad, «Le Bleu du temps», Zulma - Calmann-Lévy, 192 p., 660 F.B.

«Le Horia», Nouvelles de l'imaginaire, trimestriel, premier cahier, été 95, éditions Littéra, 18 boulevard de Strasbourg, 6200 Arras. Par ailleurs, les mêmes éditions viennent de sortir un recueil de nouvelles de Georges-Olivier Chateaufort.

LE BLOC-NOTES DE PIERRE MERTENS

L'ÉCRITURE EST UN SONGE

Quand Lapouge réinvente l'Histoire

Si il n'est pas né aujourd'hui, un genre littéraire bien particulier s'est mis à proliférer au cours de la seconde moitié de ce siècle: celui du roman historique revu, corrigé et transgressé par la poésie. Souvenons-nous déjà de Broch («La Mort de Virgile»), Tynianov («La Mort du Vizir-Moukhtar»), Aragon («La Semaine sainte»), trois génies qui se sont pareillement illustrés dans ce registre... Et que dire, alors, de Giono, qui n'a cessé de s'y déployer?

C'est assurément dans le sillage de celui-ci — dont il est proche à bien des égards — que Gilles Lapouge a, depuis quelques temps, inscrit sa propre démarche. Mais un Giono quelque peu nordiste ou septentrional, et qui

a beaucoup médité sur les utopies.

A cet égard, «L'Incendie de Copenhague» poursuit et prolonge l'entreprise amorcée avec «La Bataille de Wagram» (Flammarion, 1986) et «Les Années Koenigsmark» (Albin Michel, 1989) dont nous avons vanté, en leur temps, l'excellence.

De ces trois ouvrages, le dernier-né apparaît le plus proche d'une sorte de réalisme magique, le plus ironique, le plus cruel aussi, et sans doute le plus pessimiste. On y voit un savant mandaté en Islande par le roi Frédérick IV, qui règne sur le Danemark à l'aube du XVIII^e siècle, pour faire rendre la justice dans une contrée primitive sinon barbare, que le souci

d'équité ne semble guère préoccuper... Occasion pour le romancier de décrire les mœurs étranges et souvent cyniques, voire inhumaines, d'un peuple sauvage comme par vocation... (Et ce sont toujours ici les femmes qui, dans le diabolique, se taillent la part du lion, si l'on ose dire!)

En vérité, une mission peut en cacher une autre, clandestine et plus subtile. Sans doute s'agit-il d'exhumer, de sauver, de restaurer toute une culture écrite partie en loques et d'en assurer le génie méconnu. Mais, «parfois, c'est en accomplissant une mission que l'on découvre cette mission»...

Il faut voir comme le professeur Pétursson s'enfoncé dans un vé-

ritable miroir aux alouettes, un terrestre océan de sortilèges, une foire aux chimères, un désert hanté de songes qui sont autant de mirages... Si l'écriture atteste que le réel existe, qu'advient-il lorsqu'on peut douter, justement, de la réalité de toute littérature? Vaste programme pour un esprit curieux mais qui en arrive à chanceler quelque peu au sein d'un jeu dont les règles se dérobaient sans cesse et où la raison s'égare...

«Toutes choses étaient doubles dans ces parages»...

Peu à peu, un secret désespoir s'empare du cerveau de notre homme et l'engourdit. Ses interlocuteurs — et davantage encore ses interlocutrices indigènes — se plaisent à piéger notre

homme, et à le perdre. «Après bien des errances, on découvre que le message (dont on était porteur), il vous était destiné à vous», songe mélancoliquement le héros de l'histoire, en s'appropriant ainsi pour un instant les bécasses de Kafka...

Que faire quand l'existence d'une légende pourrait apparaître elle-même comme une légende? «La vie est un incendie» bien plus important, semble-t-il, que celui qui, à Copenhague, finit par emporter quelques pièces à conviction et auquel on consent comme à son propre destin. Bien sûr la sérénité à laquelle on accède dans ces conditions est elle-même un leurre...

Gilles Lapouge, «L'Incendie de Copenhague», éd. Albin Michel, 411 pp.